

## La Narration autodiégétique dans La Religieuse

Traditionnellement, on s'intéresse à La Religieuse comme roman "sociologique," roman dans lequel Diderot étudie l'homme par rapport aux institutions sociales que celui-ci a créées. La soeur Suzanne, femme qui n'a pas de vocation religieuse, est obligée d'entrer dans un couvent parce qu'elle est fille naturelle. Sa mère, pour éviter tout scandale, demande qu'elle devienne religieuse. Très malheureuse au couvent et entourée de religieuses cruelles et hypocrites, Suzanne prie le marquis de Croismare de la sauver de cette vie misérable. Elle n'est qu'une victime innocente, lui écrit-elle, d'une institution sociale dont elle ne veut pas faire partie.

Cette lecture thématique de La Religieuse, pour juste qu'elle soit, néglige un autre aspect essentiel du roman, celui de la narration même. La Religieuse se construit par une narration autodiégétique, fait qui implique un dédoublement important. La soeur Suzanne, narratrice autodiégétique, existe simultanément sur deux plans: elle est à la fois le personnage central et la narratrice du récit qu'elle raconte. Ainsi, c'est par ses yeux qu'on voit les événements du récit. Comme bien des passages du roman le démontrent, Suzanne/narratrice interrompt souvent sa propre narration pour s'analyser et commenter ces mêmes événements. Ces interruptions servent donc à faire valoir non seulement les événements du récit, mais aussi le style et les commentaires de Suzanne/narratrice. Par conséquent, le lecteur obtient une vue sur Suzanne qui le pousse à scruter ce qu'elle écrit et, en fin de compte, à questionner même la véracité du récit.

Si on examinait à fond un passage où la narra-

trice interrompt son récit pour le commenter, on verrait clairement comment Diderot met en question la fidélité de la narration de Suzanne. Un tel passage se trouve à peu près au milieu du roman, après une scène où le grand vicaire interroge Suzanne sur sa croyance en Dieu et sur certaines actions (pourquoi elle ne se confesse plus, n'assiste plus à la messe ou aux offices divins, etc.). Elle lui explique qu'elle croit en Dieu, qu'elle renonce à Satan, et qu'elle ne prend plus partie dans les activités des autres religieuses parce qu'on lui en empêche par les actes inhumains. "Je lui dis, en lui montrant ma tête meurtrie en plusieurs endroits, mes pieds ensanglantés, mes bras livides et sans chair, mon vêtement sale et déchiré": les résultats de la cruauté des autres religieuses.<sup>1</sup> Alors à ce point dans sa narration, Suzanne introduit un assez long paragraphe dont le commencement se lit: "Je vous entends, vous, monsieur le marquis, et la plupart de ceux qui liront ces mémoires: 'Des horreurs si multipliées, si variées, si continues! Une suite d'atrocités si recherchées dans des âmes religieuses! Cela n'est pas vraisemblable,' diront-ils, dites-vous."

D'abord, il faut mentionner encore que Suzanne écrit au marquis de Croismare et qu'elle s'adresse souvent à lui de nom à travers ses mémoires-lettres. Dans les phrases citées (et à travers le roman) un sens de l'immédiat s'établit grâce à l'emploi de l'apostrophe. Quand le lecteur lit "vous," c'est comme si Suzanne s'adresse directement à lui (bien qu'elle écrive évidemment au marquis). De cette manière, il semble que Suzanne invite le lecteur aussi bien que le marquis à considérer de près le récit qu'elle fournit.

Le fait que Suzanne s'adresse au marquis sert aussi à faire rappeler au lecteur le but de son écrit: elle sollicite l'aide du marquis à trouver un emploi. Suzanne offre ses mémoires comme moyen d'éveiller la pitié chez le marquis, et ainsi de le

pousser à lui donner du secours. On doit noter ce but de Suzanne/narratrice parce qu'il la dirige pendant qu'elle écrit tout son récit. Elle veut émouvoir le marquis; ce désir doit influencer la manière dont elle s'exprime. De cette façon, le but personnel de Suzanne pose la question importante de la sincérité du narrateur dans la narration autodiégétique.

Dans le passage cité, Suzanne essaie d'émouvoir le marquis de plusieurs façons. Après avoir établi un sens de l'immédiat par l'emploi de l'apostrophe, Suzanne assure le marquis que tout ce qu'elle vient de raconter, bien qu'invraisemblable, est vrai. Elle écrit qu'elle essaie, comme le fait le marquis, sans doute, de se convaincre que les horreurs de son récit ne sont jamais arrivées. On ne peut pas mettre en cause ce qu'elle écrit, cependant, parce que "cela est vrai." Elle nie la possibilité de calomnie dans ses écrits et affirme, ". . . le ressentiment ne m'empêchera point d'être juste." Pourtant, cette affirmation, écrite pour convaincre le marquis de la fidélité du récit, sert en effet (pour le lecteur) à la mettre en question. On se demande, en face du récit d'une femme qui veut éveiller la pitié, si elle n'a pas changé la vérité, soit en embellissant les faits, soit en laissant tomber quelques détails importants. Même si on accepte la convention de la "mémoire parfaite," ces possibilités existent toujours à travers le roman, et la question de la sincérité de Suzanne/narratrice reste difficile, sinon impossible, à résoudre.

Suzanne emploie un autre moyen pour éveiller la pitié du marquis dans les phrases où elle fait appel à sa fierté. Elle reconnaît, par exemple, qu'il est bon. Elle s'appelle "une seule infortunée" sur laquelle "il plut à la Providence [une fois]. . . de rassembler. . . toute la masse de cruautés réparties, dans ses impénétrables décrets, sur la multitude infinie de malheureuses qui l'avaient précédée dans un cloître, et qui devaient lui succéder." Elle a de

l'espérance, cependant, et dans Dieu ("et plût à Dieu que ce soit la première et la dernière [fois]") et dans les bontés du marquis ("Mes peines finiront, je l'espère de vos bontés"). Suzanne admet ses propres faiblesses, en impliquant que le marquis est beaucoup plus fort qu'elle: ". . . je suis une femme, j'ai l'esprit faible comme celles de mon sexe; Dieu peut m'abandonner; je ne me sens ni la force, ni le courage de supporter encore longtemps ce que j'ai supporté." Enfin, dans la dernière phrase du passage, elle laisse entendre que le marquis, homme fort sensible, sera touché par le récit, mais elle ajoute, sur un ton d'urgence, que c'est au marquis de réagir, non seulement par des pleurs et du remords mais aussi par l'action nécessaire pour l'aider à trouver un emploi: "Monsieur le marquis, craignez qu'un fatal moment ne revienne; quand vous useriez vos yeux à pleurer sur ma destinée, quand vous seriez déchiré de remords, je ne sortirais pas pour cela de l'abîme où je serais tombée; il se fermerait à jamais sur une désespérée." Un homme aussi sensible et capable que le marquis, suggère-t-elle, ne permettra pas que cet abîme se ferme sur elle. Tous ces compliments, explicites ou implicites, joints à un ton d'urgence, montrent une narratrice qui est en même temps une bonne rhétoricienne. Au moyen de la flatterie, Suzanne veut persuader le marquis qu'"une désespérée" comme elle n'a d'autre recours que l'aide d'un homme aussi fort, bon et courageux que lui. Le lecteur, en lisant le passage, ne peut pas s'empêcher de se demander jusqu'à quel point le récit est basé sur la rhétorique, sur un style exagéré, fait pour convaincre le marquis des "atrocités" de la vie au couvent.

Un dernier aspect des écrits de Suzanne qu'il faut remarquer se voit dans le fait que la narration autodiégétique en général permet au lecteur une perspective sur le narrateur que celui-ci ne peut pas avoir. Quant à Suzanne, bien qu'elle relise ses mémoires et semble se connaître très bien, on n'a

pas toujours l'impression qu'elle est tout à fait consciente de la peinture qu'elle donne d'elle-même. Dans le passage cité, on voit que Suzanne veut se dépeindre comme une femme sincère, pieuse, juste et faible. (Ce fait rend suspecte sa narration tout de suite.) De plus, on remarque qu'elle est orgueilleuse, qu'elle se voit supérieure à ses persécutrices: ". . . le sort de mes persécutrices me paraît et m'a toujours paru plus à plaindre que le mien. J'aimerais mieux, j'aurais mieux aimé mourir que de quitter mon rôle, à la condition de prendre le leur." Cet orgueil la mène à juger les autres religieuses en termes qui sont trop cruels pour quelqu'un qui a vaincu son ressentiment: "La mémoire, la honte et le remords du crime leur resteront jusqu'à l'heure dernière. Elles s'accusent déjà . . . ; elles s'accuseront toute leur vie; et la terreur descendra sous la tombe avec elles." Enfin, Suzanne n'est pas conséquente dans son récit: elle se contredit. Elle insiste sur la fidélité de sa narration en disant qu'elle a vraiment souffert toutes les peines racontées. En même temps, elle admet qu'elle a un esprit faible, comme toutes les femmes. La question se pose, n'a-t-elle pas déjà démontré un esprit très fort si elle a vraiment survécu à toutes les peines physiques et psychologiques qu'elle a décrites? En somme, les commentaires de Suzanne suggèrent des attitudes qu'elle n'exprime pas ouvertement, qu'elle ne reconnaît même pas, et ainsi, qui servent à mettre en question la véracité de la narration même.

Bien que la narration autodiégétique aboutisse à une lecture riche d'incertitude en ce qui concerne la fidélité de la narration, elle crée quand même un effet très réaliste. Comme le fait Suzanne, chaque individu dans le monde "réel" fabrique son passé quand il raconte "ses aventures"; chacun se sert de certains moyens de persuasion quand il a un service à demander; chacun présente de temps en temps certaines attitudes sans s'en rendre compte; chacun

ignore l'avenir. La vie, en fin de compte, contient beaucoup plus de questions que de réponses, et La Religieuse, par une narration qui ne permet pas qu'on sache tout, en offre un bon reflet.

CLARICE DOUCETTE  
UNIVERSITY OF KANSAS

NOTE

<sup>1</sup> Denis Diderot, La Religieuse, chronologie et introduction par Roland Desné (Paris: Garnier-Flammarion, 1968), p. 116. Tout le passage commenté dans cette étude se trouve aux pages 116-17 de cette édition.